

Cohabitation difficile: Métiens, Canadien français et Bretons sur les rives du lac Manitoba (1881-1914)*

par

Nicole St-Onge
Université d'Ottawa
Ottawa (Ontario)

RÉSUMÉ

L'article examine le processus selon lequel une restructuration s'est produite, après 1881, au sein d'une population divisée en couches socio-économiques différentes qui habitait une agglomération située au bord d'un lac. Au niveau local, on attribue la restructuration à des facteurs ethniques, notamment en raison de l'influx de Québécois et de Bretons. La montée du darwinisme social à la fin du XIX^e siècle joue aussi un rôle. Même si de nouvelles classes sociales ne sont pas créées, on donne une nouvelle interprétation aux différences existantes et à la marginalisation économique en considérant comme facteur déterminant l'identité ethnique qui découle prétendument du mélange des races.

ABSTRACT

This article examines the process by which a socio-economically stratified lakeshore community restructures itself after 1881. This restructuring is interpreted locally in ethnic terms due, in part, to the arrival of Québécois and Breton migrants. The rise of social darwinism in the late nineteenth century is also a contributing factor. No new social classes are created but existing differences and economic marginalization are reinterpreted using the ethnic identity supposedly produced by the mixture of races as a key explanatory factor.

Les premiers habitants établis de façon plus ou moins permanente sur la rive sud-est du lac Manitoba arrivent vers 1820. D'origines diverses, du North Dakota, de la Rivière-Rouge ou du Nord-Ouest, ces familles métisses sont attirées par les

* Version modifiée d'une partie de la thèse de doctorat que nous avons présentée à la *University of Manitoba* (St-Onge, 1990a).

eaux poissonneuses, les champs de foin et les terres à bois facilement accessibles. De plus, des possibilités d'un commerce lucratif avec les Métis et les Saulteux, établis sur les rives des lacs Manitoba et Winnipegosis, existent depuis les années 1840 (St-Onge, 1992).

Vers 1850, quatre clans – les Chartrand, les Pangman, les Lavallée et les Sayer – résident à Saint-Laurent à l'année longue. Ces familles forment l'élite marchande de la région. Elles combinent un commerce, basé sur le troc de denrées européennes pour des fourrures, du sel, du poisson et du sirop de bouleau, avec la pêche sur glace pour fin de revente.

D'autres familles métisses ayant pied à terre dans la région sont celles des «hommes libres» (ou *freemen*) originaires du Nord-Ouest. Ces familles ont un circuit annuel qui les amène, au printemps, de la région de Duck Bay (lac Winnipegosis) vers Saint-Laurent, où elles échangent leurs surplus de fourrures, poissons, sel et sirop avec les familles commerçantes résidentes. De là, après quelques semaines, elles partent chasser le bison dans le bassin de la rivière Whitemud. En automne, ces familles reviennent vers Saint-Laurent échanger leurs surplus de pemmican contre des articles nécessaires pour passer l'hiver à Duck Bay. De nouveau, après un laps de temps plus ou moins long, le voyage en barge se fait vers les régions poissonneuses du lac Winnipegosis.

Vers les années 1865-1875, un troisième groupe de familles métisses s'ajoute à la population déjà sur place. Ces familles, originaires de paroisses situées le long de la rivière Rouge ou de Saint-François-Xavier, se déplacent vers les rives du lac par suite d'une conjoncture socio-économique difficile liée au fléchissement de la chasse aux bisons et à une crise agricole s'étalant sur plusieurs années. Ces familles – Boyer, Chaboyez, Daigneault, Goulet, Carrière et autres – diffèrent au niveau du mode de vie et des mentalités de leurs congénères commerçants ou des hommes libres. Plus sédentaires, plus endogames – au sens de ne pas former d'unions maritales stables avec la population «amérindienne» des environs (St-Onge, 1992) –, plus obéissants face aux mandements des oblats et, avec le déclin de la chasse aux bisons, plus intéressés à l'agriculture, ces nouveaux arrivants ne s'intéressent guère au commerce ou au transport. Ils s'orientent vers la pêche commerciale, le jardinage et l'élevage laitier. Ils n'auront jamais les attaches économiques

et culturelles au lac Winnipegosis dont jouissent les commerçants et les hommes libres. Leur point de mire socio-économique continue d'être la colonie de la Rivière-Rouge. Jusqu'au XX^e siècle, une distinction économique et culturelle se perpétue entre ces trois regroupements métis.

À partir de 1881, le mode de vie et l'économie de tous les Métis de Saint-Laurent connaissent une série de changements. La restructuration économique, qui avait débuté avec l'arrivée, vers 1865, des familles métisses des paroisses plus au sud, se continue. Ces Métis sont toujours intéressés à la pêche commerciale et à l'élevage laitier, et continuent d'être actifs dans ces domaines après 1881 (St-Onge, 1990b). À la même époque cependant, les trois groupes – les Métis du Sud, les hommes libres et les familles commerçantes – doivent tenir compte de l'arrivée de fermiers catholiques d'origine française ou québécoise, dont les préjugés reflètent ceux des oblates.

Profil démographique et économique en 1881

Entre 1881 et 1891, l'augmentation de la population métisse est constante. Au recensement de 1881, 390 *French*, hommes, femmes et enfants, nés dans les Territoires du Nord-Ouest ou au Manitoba, résident dans le district électoral de Woodlands; ils sont pour la plupart concentrés dans les deux localités de Saint-Laurent et d'Oak Point. En 1886, on compte 414 Métis (non-Amérindiens) dans les *townships* 16 et 17 à l'ouest de Shoal Lake, dont font partie Saint-Laurent et Oak Point. À cette époque aussi, certaines familles métisses commencent à retourner vers leurs anciens territoires de chasse et de pêche situés plus au nord à Swan Creek (rivière du Cygne). Au recensement de 1886, 130 personnes, sur le total des 544 Métis qui vivent au sud-est du lac Manitoba¹, habitent Swan Creek. À cette population *in situ*, on doit ajouter quelques familles francophones et catholiques (environ 37 individus), venues directement du Québec ou provenant des Québécois qui se sont installés au Massachusetts², au milieu du XIX^e siècle, pour travailler dans les usines textiles.

En plus d'une augmentation au sein de la population métisse et de l'apport d'éléments québécois, s'ajoute à la fin du XIX^e siècle un facteur démographique inattendu. Au cours de cette période, à cause du climat politique en France, plusieurs familles nobles cherchent refuge dans la région et tentent d'y

faire des investissements profitables. Le duc de Blacas arrive à Saint-Laurent au printemps de 1882. Selon le *Codex Historicus* de la paroisse, de Blacas achète un terrain de mille acres entre Saint-Laurent et Oak Point, «the greater part of which belonged to Halfbreed minor children who could not give a clear title for about a year, hence he got a big reduction in price»³. Après s'être construit un manoir, le duc embauche un Québécois, Ovide Lacoursière, pour gérer ses activités (Frémont, 1980). Lacoursière arrive avec un troupeau de vaches laitières achetées dans l'Est et l'équipement nécessaire pour l'installation d'une laiterie-fromagerie. En 1891, le duc possède près de 200 bovins, et son domaine s'étend sur une superficie de deux sections et demie ou 1 600 acres (Richtik, 1964). Les activités commerciales du duc de Blacas sont peu connues. Toutefois, en 1883, son gérant réussit à mettre sur pied une laiterie-fromagerie – la première tentative de ce genre dans la région –, ce qui lui permet, un an plus tard, de racheter le surplus de lait et de crème de Saint-Laurent (Frémont, 1980). Pour les fermiers locaux, cette laiterie-fromagerie est un débouché économique important. Ayant contracté un mariage très avantageux, le duc de Blacas décide d'abandonner cette entreprise en 1891 et de retourner vivre en France.

À l'automne de 1882, le comte de Simencourt achète une vaste étendue voisine de la propriété du duc de Blacas, qu'il surnommera le «ranch de Lisbyville». Dès 1885, il possède déjà un troupeau de 130 bêtes à cornes et 200 moutons «de bonne race»; de plus, il est fort actif dans la fabrication du beurre⁴. À l'été de 1885, Simencourt récolte 5 000 tonnes de foin qui serviront à nourrir ses animaux, l'hiver suivant. Il exploite également un étal au marché public de Winnipeg, et la grande quantité de viande qui y est vendue fait chuter les prix de cette denrée dans la ville la plus importante des Prairies⁵. Le comte et sa famille vont s'occuper du commerce de la viande et du fromage à Saint-Laurent jusqu'au milieu des années 1890.

À la même époque, un troisième aristocrate, le comte de Leusse, s'intéresse, pendant quelque temps, à la fabrication du fromage. Sa présence s'avère un bienfait pour l'ensemble de la population:

Monsieur le comte de Leusse fait une grande charité à tous nos enfants d'école. Il leur donne et leur donnera pendant tout l'hiver le repas du midi, une bonne soupe

chaude, du biscuit, de la viande, des pommes de terre. C'est intéressant de voir tous ces marmots fricoter et se régaler comme jamais de leur vie. Le résultat désiré est obtenu. L'assistance est plus régulière⁶.

La laiterie-fromagerie de Leusse sera reprise par Edmond Trudel, Québécois d'origine, qui en possède déjà une. Il continue donc la fabrication du beurre et du fromage en achetant le lait des producteurs de la région.

De plus, une famille relativement aisée d'origine bretonne, les Viel, vient s'établir à Saint-Laurent de façon définitive pour exploiter une ferme et mettre sur pied une laiterie-fromagerie. Cela va permettre aux éleveurs métis, qui n'ont pas les capitaux nécessaires pour monter de telles entreprises, de vendre leur production laitière⁷.

Au cours des années 1880, l'élevage laitier est la principale activité agricole de la région.

[...] The general dependence on cattle is not surprising, for the municipality was too far from the railway for convenient shipment of grain, and it had abundant grasslands for grazing and hay production and soils ill-suited to grain-growing. Animal and animal products were the only source of farm income; crops were grown for farm use (Richtik, 1964, p. 121).

L'intégration des Métis dans l'économie du Manitoba va s'accroître par la suite puisqu'il leur est maintenant possible d'écouler leur production, grâce à la mise sur pied de diverses laiteries-fromageries locales.

Monsieur Sifroid Lachance doit ouvrir une fromagerie ce printemps; ce sera la seconde que nous ayons [*sic*] [à Saint-Laurent]. M. Lachance a quarante vaches à lait qui lui appartiennent, sans compter que plusieurs de ses voisins doivent envoyer le lait de leurs vaches à sa fromagerie [...] ⁸.

Auparavant, le fermier devait fabriquer le beurre à domicile, le mettre en briques d'une livre et en vendre le plus possible localement. Il devait, à ses frais, essayer d'écouler les surplus à Winnipeg. Avant l'achèvement de la nouvelle route en 1881, le voyage se faisait péniblement par l'ancienne piste de chars à boeufs tracée pour le commerce des fourrures.

Les Métis qui se consacrent à l'élevage sont fortement encouragés dans leurs activités agricoles par le clergé. En 1887,

dans une lettre à M^{gr} Taché, le père Camper suggère que les enfants de ces fermiers devraient probablement être inscrits comme étant blancs dans les registres paroissiaux⁹. Malgré l'importance croissante de l'agriculture entre 1881 et 1891, plusieurs Métis de la région continuent à vivre de chasse, de cueillette et de pêche, ceci à la grande consternation des oblats. Le comte Louis de Turenne, en visitant la mission en 1881, est étonné d'y trouver autant de familles s'adonnant à la chasse et à la cueillette.

La mission de Saint-Laurent n'a pas plus de 400 habitants tous métis français et saulteurs vivant du produit de leur chasse et leur pêche. Malgré leurs efforts, les missionnaires n'ont pu arriver à les décider à cultiver le sol pourtant très fertile [...] Généralement les métis sont doux et paisibles, faciles à instruire. Les familles sont très nombreuses [...] Malheureusement, il est presque impossible d'empêcher qu'ils emploient entre eux autre chose que le saulteurs et ils arrivent rarement à parler facilement une autre langue¹⁰.

Il peut y avoir plusieurs raisons pour expliquer, chez certains Métis, la persistance à mener un mode de vie perçu comme traditionnel par les étrangers. À cause de sa localisation au sud du lac Manitoba et de la proximité de la grande route vers Winnipeg, Saint-Laurent est le port de débarquement et de vente du poisson provenant des lacs Manitoba et Winnipegosis. Ceci explique pourquoi cette région reste malgré tout un centre de pêche important.

Il y a sur les bords du lac une centaine de pêcheurs qui sont à l'oeuvre depuis l'automne dernier et qui obtiennent de bons gages pour leur travail. On paie d'un à deux sous la livre pour le brochet livré sur la glace. Le poisson est ensuite transporté à Reaburn et expédié de là aux États-Unis où il est en grande demande [...]¹¹.

De Saint-Laurent, le transport du poisson se fait d'abord par la route jusqu'à Winnipeg; de là, il est acheminé par train vers les différents marchés¹².

Le commerce de poisson augmente continuellement ici, un de nos marchands vient de recevoir l'ordre d'en envoyer trois chars à Chicago le plus tôt possible. Depuis le commencement de l'hiver l'on en a déjà envoyé 15 chars de la partie sud du Lac. La petite rivière [Swan Creek] nous fait l'effet d'un marché tant sont nombreux les camps de pêcheurs qui accourent de tous les côtés [...]¹³.

Il est important de noter que la plupart des familles de Saint-Laurent sont plus ou moins impliquées dans la pêche commerciale. Le point crucial reste la relation entre la pêche et leurs efforts dans d'autres domaines. Certaines familles métisses – Chaboyer, Carrière, Delaronde – arrivent à combiner la pêche et l'élevage tandis que d'autres, la majorité, continuent à chasser et à faire la cueillette, ou d'autres encore à s'adonner au troc avec les populations riveraines du lac Winnipegosis. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce comportement «pré-1870»: les plus évidentes seraient le manque de capitaux et l'absence de pâturages. Malgré ces explications, il faut admettre que le piégeage et la chasse sont, parfois, rentables. Notons, par exemple, qu'au printemps de 1881 (époque de recensement), le prix d'une peau de rat musqué était fort élevé¹⁴. Selon le père Camper,

[p]lusieurs familles sont même parties armes et bagages, hommes, femmes, enfants. C'est une véritable richesse, année d'abondance pour nos pauvres gens. Si du moins ils savaient en profiter, s'ils pensaient à l'avenir et s'achetaient des instruments aratoires etc. afin de devenir plus tard des Habitants¹⁵.

Cette remarque, au sujet de la réticence des Métis à acheter des instruments aratoires, est surprenante car le père Camper avait noté auparavant que la plupart ne possédaient pas le droit de propriété des terrains qu'ils occupaient! Mais, même s'il y a des années où le piégeage et la pêche sont lucratifs, il arrive souvent que les bénéfices suffisent à peine pour vivre et pour éviter l'endettement:

Mort aux rats! Eh! qu'il s'en tue de ces rats cependant pas encore assez pour payer toutes les dettes! Règle générale tous les printemps un bon nombre sont en peine. On a beau les avertir de prendre garde [...]¹⁶

La chasse continue donc à contrecarrer les tentatives pour faire accepter le jardinage, la culture des céréales et l'élevage laitier dans le milieu des hommes libres. À l'automne de 1882, le père Camper, dans une de ses nombreuses lettres à M^{gr} Taché, signale que, pendant que les missionnaires et quelques familles «méritantes» récoltent les pommes de terre et labourent leurs champs, les «autres» font une guerre sans merci aux canards. Il paraît que, chaque jour, on en tue des centaines¹⁷. Jusqu'en 1890, la chasse à l'original semble avoir été aussi une activité importante dans la région¹⁸. D'autres occupations intéressent

également les Métis non agriculteurs. À l'été de 1886, le père Camper signale que certains Métis «turbulents» gagnent un salaire en travaillant à la construction du chemin de fer près de Poplar Point¹⁹. De plus, les missionnaires, dans leur correspondance, s'inquiètent du fait que plusieurs Métis sont exposés à perdre leur âme en travaillant pour des fermiers protestants.

[Religious] indifference due to contact of men and boys amongst a protestant population during the 3 months of the year when they go off to work the harvest at *least* to Portage la Prairie, Stonewall and elsewhere. Event whole families at times go and camp in the vicinity of these little towns where women and children remain while the men be far away at work in the fields or elsewhere. At times women and children hire to work or such in the towns²⁰.

Suite à la désapprobation des missionnaires, l'on redouble d'efforts non seulement pour recruter des colons «blancs», francophones et catholiques, mais aussi pour reloger les Métis plus au nord loin de l'influence des protestants. À l'arrivée du duc de Blacas, le père Camper déclare qu'il a prié pour pouvoir accueillir non pas la noblesse mais les bons habitants pour servir d'exemple à la population locale²¹.

Il est évident que les missionnaires ne comptent pas trop sur l'arrivée des colons pour régler le problème des familles métisses de Saint-Laurent et d'Oak Point. Ils encouragent plutôt ces dernières à partir vers le Nord sur le bord du lac Winnipegosis, ce qui, du même coup, a l'avantage de libérer des terres pour les nouveaux venus. Mais, même au Nord, les Métis ne sont pas reçus à bras ouverts... De son côté, au début de 1880, le père Camper demande à M^{gr} Taché d'être affecté d'une façon permanente à la colonie amérindienne de Pine River (près du lac Winnipegosis) et non à l'ancienne mission métisse de Duck Bay. «Je ne parle pas des vieux habitants de Saint-Laurent, on sait depuis longtemps ce qu'ils valent»²². Bref, le désordre qui règne dans la paroisse²³ et dans les missions est attribué aux Métis, tel que le ton dans les écrits le montre:

Les pauvres métis de la Baie des Canards se montrent et se montreront toujours ce qu'ils sont. Je les ai [mot illisible] fortement pour leur négligence et leur paresse. Quelles tristes gens! Les quelques sauvages qui demeurent encore au milieu d'eux souffrent de leur position et soupirent après le jour où ils pourront s'éloigner²⁴;

ou encore:

Aux quatre coins de la paroisse il y a des personnes scandaleuses, femmes et filles perdues, qui font l'oeuvre du démon et perdent les âmes. Elles sont vendues presque toutes d'ailleurs [...] Et toute cette mauvaise graine est du métis et du sauvage²⁵.

L'on conseille donc aux hommes libres, considérés comme étant honorables et plus ou moins catholiques, d'aller s'établir plus au nord mais non dans l'ancienne localité de Duck Bay. En 1883, dans une lettre adressée à E. McColl, l'inspecteur responsable des Amérindiens, le père Camper prie instamment le gouvernement d'établir une réserve à Pine River (lac Winnipegosis), argumentant que plusieurs familles de Saint-Laurent seraient disposées à se réinstaller dans cette région²⁶. En écrivant à M^{gr} Taché, il donne plus de détails sur sa demande en démontrant les avantages d'une réserve à Pine River pour la communauté amérindienne du lac Winnipegosis ainsi que pour le groupe de Métis dit libres²⁷ venant du lac Manitoba²⁸. Ce plan semble avoir réussi car, en 1901, ces familles sang-mêlé (hommes libres), habitant près de Pine Creek, présentent une pétition au gouvernement afin que leur soit donné le droit de négociation (*enter into treaty*), ce qui leur est accordé. D'après le père Camper, les Métis sont d'accord pour échanger leurs titres (*Métis Scrips*) pour des droits consentis dans les traités amérindiens²⁹.

Entre 1881 et 1891, l'élite composée des anciennes familles commerçantes du lac Manitoba a à subir la concurrence des colporteurs³⁰. Le négoce plus au nord est également affecté. Les bateaux à vapeur font leur apparition³¹ sur le lac Manitoba vers 1880 et s'accaparent une partie du transport des marchandises. Dès lors, des compagnies rivales de Winnipeg peuvent venir vendre, au Nord, de grandes quantités de produits d'une façon plus rapide et à meilleur compte que leurs concurrents de la région des lacs. Le résultat est que les marchands métis doivent changer leur façon de vivre. Certains optent pour l'agriculture et la pêche, d'autres remontent plus au nord³², et un troisième groupe continue soit comme marchand indépendant soit à l'emploi des négociants de Winnipeg.

En plus des familles métisses arrivées à Saint-Laurent avant 1870 ou pendant la décennie qui suit la création de la province du Manitoba, d'autres viennent s'y installer vers 1880-

1890. Plusieurs rachètent les terres d'anciens résidants ou vont s'établir dans les communautés voisines, telles que *Coteau de roche*. Certaines viennent du nord du lac Manitoba, voire même du lac Winnipegosis. C'est le cas notamment de Charles et Caroline Monkman, arrivés dans la région en 1881 et qui, auparavant, vivaient de l'agriculture sur les bords du lac Winnipegosis. Il faut cependant noter que ces Métis venant du Nord sont minoritaires dans la région, puisque les Métis les plus nombreux proviennent des villages du Sud³³, notamment Eugène et Sarah Allard de Saint-François-Xavier, répertoriés comme fermiers à Saint-Laurent en 1891; Baptiste et Marguerite Beauchamps, aussi de Saint-François-Xavier, fermiers dans la paroisse en 1891; les deux frères Daniel et Alexandre Coutu s'installent avec femmes et enfants et s'adonnent à l'agriculture. Un autre ressortissant d'une famille métisse bien connue de la Rivière-Rouge, Joseph Hamelin, arrive en compagnie de son épouse, Julia Laurence; avec l'aide de son fils Joseph, il ouvre une épicerie-quincaillerie. Il y a également Charles Lambert et son épouse, Marie Laurence, une autre famille métisse d'une paroisse du Sud. (Marie est la soeur de Julia Laurence, épouse de Joseph Hamelin mentionné plus haut.) Charles Lambert est connu comme ouvrier agricole en 1891, mais sa petite-fille (dans une entrevue qu'elle nous a accordée en 1984) se souvient que déjà, au tout début de 1900, il possédait sept ou huit vaches laitières et que, dans les années vingt, il expédiait de la crème par train³⁴ à Winnipeg³⁵. Déjà, en 1890, cette famille semble s'être intégrée avec succès au milieu agricole du lac Manitoba. Son fils Arcade possède vingt-deux vaches et exploite soixante-deux acres. Ses enfants, garçons et filles, fréquentent l'école pendant plusieurs années. La petite-fille de Charles Lambert déclare catégoriquement qu'elle n'est plus métisse et qu'elle ne désire pas être identifiée comme telle («C'est pas beau d'être Métis!»), ceci même en admettant que ses grands-parents parlaient plus facilement le saulteux que le français: «tous des parleurs de saulteux, les Lavallée»³⁶. Elle ajoute que sa mère, une Lavallée, n'utilisait pas cette langue avec ses enfants et que les Lambert n'avaient pas de parenté dans la section appauvrie de Saint-Laurent, connue sous le vocable de Fort-Rouge.

Tout en admettant que le recensement de 1891 est exact, nous remarquons que les familles arrivées dans la région avant 1865, même propriétaires d'une parcelle de terrain, sont toujours actives dans les domaines économiques qui prévalaient avant

1870, soit la chasse, la pêche, le piégeage et, jusqu'à un certain point, le commerce. Elles sont probablement plus nombreuses que le montre ce recensement puisque la catégorie «hivernant» n'apparaît pas³⁷. Si nous examinons le cas des familles qui arrivent à Saint-Laurent à partir de 1865, et spécialement après 1880, nous notons un intérêt croissant pour les emplois rémunérés de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Il y a, bien sûr, des exceptions car la majorité des riverains restent fidèles à la pêche et à la chasse, quelles que soient leurs origines. La distinction qui existe entre ces différents groupes de Métis³⁸ est basée sur la perception qu'ils avaient d'une activité économique principale. Après 1880, les familles sont certainement attirées par l'agriculture (associée à la pêche); elles possèdent suffisamment de capital pour acheter une partie des terrains riverains ou des sections vendues par des spéculateurs³⁹. Il serait intéressant de retrouver un carnet de quittances des laiteries et fromageries afin de savoir qui leur vendait la crème et à quel prix. L'on peut supposer, à peu d'exceptions près, que la plus grande quantité provient des immigrants d'après 1865. Encore là, il faut attirer l'attention sur le contingent des «hivernants» toujours absent lors des recensements mentionnés.

L'arrivée des Bretons

Entre 1891 et 1914, la pression exercée sur les riverains métis devient de plus en plus forte. Des immigrants bretons ayant une perception négative du genre de vie «traditionnel» du Nord-Ouest et un changement du climat économique continuent à fragmenter l'ancienne population de Saint-Laurent. Au cours de cette période, des groupes divergents se forment mais, contrairement à la perception populaire, la classe sociale et non l'origine ethnique en est la cause. Beaucoup d'individus dénommés «Canadiens français» ou «Amérindiens» étaient considérés «Métis» trente ans auparavant.

Au cours de la décennie 1891, la population de Saint-Laurent augmente officiellement d'environ 600 à 762 personnes (623 Métis, 49 Français, 88 Anglais et 2 autres⁴⁰). À première vue, l'accroissement semble normal⁴¹, et la correspondance du clergé ne mentionne pas de nouveaux venus. Au point de vue économique, les activités des résidents restent traditionnelles, c'est-à-dire la chasse, la pêche et l'agriculture. Le nombre de pêcheurs et chasseurs à plein temps semble toutefois diminuer

légèrement au cours de ces années après la construction d'une nouvelle poissonnerie dans la municipalité de Posen (au sud de Saint-Laurent), où plusieurs familles de pêcheurs iront vivre (Proctor, 1960). D'autres vont s'installer dans les environs de la rivière du Cygne ou à Narrows depuis que les commerçants ajoutent ces localités dans leur circuit.

À Saint-Laurent, le nombre des exploitations agricoles augmente légèrement entre 1891-1901 (tableau 1).

TABLEAU 1
Saint-Laurent: quelques statistiques agricoles (1901)

Townships	acres cultivés	chevaux	bovins	moutons	porcs
16-2 W	–	26	200	2	16
16-4 W	–	23	135	8	45
Saint-Laurent	381	155	458	10	76
17-4 W	84	192	129	19	15
Oak Point	45	36	135	8	11

Source: Richtik (1964)

En fait, l'élevage laitier est plus important vers le milieu des années 1890 qu'en 1891 ou en 1901. Dans le journal *Le Manitoba*, on lit qu'au printemps de 1895,

M. le comte de Leusse établit une fromagerie qui commencera à fonctionner dans les premiers jours de mai. Déjà, l'année dernière, M. F. Rey en montait une avec un plein succès. Pour mémoire, je cite celle de M. Trudel, connue depuis quelques années et fort appréciée. M. E. Trudel dirigera celle de M. le comte de Leusse. Une autre encore doit s'organiser pour le commencement de la saison chez Mme Viel⁴².

Six semaines plus tard, *Le Manitoba* écrit que «MM. Coutu établissent une fromagerie: ce qui porte à six le nombre des établissements [à Saint-Laurent]»⁴³. La famille Coutu est la seule famille «métisse» (après 1880) possédant le capital nécessaire pour monter une pareille entreprise. Au début du XX^e siècle, suite à l'expansion du réseau ferroviaire, les laiteries et les fromageries se relocalisent dans les grands centres, tels que Winnipeg, ce qui oblige la fermeture des petites fabriques locales, dont celles de Saint-Laurent.

En 1901, il existe à Saint-Laurent une division socio-économique et raciale dans la communauté, résultant de la

restructuration qui débuta vers 1860⁴⁴. Le développement de l'économie locale est basé sur la vente du poisson et des fourrures. C'est aussi l'activité des habitants vivant plus au nord près du lac Winnipegosis, auxquels les habitants de Saint-Laurent sont souvent apparentés et avec qui ils entretiennent des liens d'affaires⁴⁵. Grâce à ce commerce, la municipalité a accès au marché international. Cependant, contrairement aux communautés du Nord, elle bénéficie de l'économie provinciale par la vente des produits laitiers sur place et à Winnipeg⁴⁶. Ce lien agricole «provincial» est l'élément-clé dans la cristallisation des différences socio-économiques de Saint-Laurent.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les cultivateurs sont d'origines diverses. On retrouve des représentants de deux des quatre clans initiaux: les Chartrand et les Lavallée, ainsi que certaines familles qui ont fui les années difficiles de 1865-1875. D'autres familles en provenance des plus vieilles paroisses viennent s'établir à Saint-Laurent entre 1881-1891 et, enfin, il y a quelques Européens fortunés et des familles originaires du Québec.

La communauté s'agrandit subitement en 1906 avec l'arrivée des Bretons, venus tenter leur chance dans les secteurs de l'agriculture et de la pêche. En plus de ce contingent français, il y a des familles canadiennes-françaises que le père Peran a fait venir dans le but de «blanchir» et de «franciser» Saint-Laurent et d'en faire enfin une vraie communauté agricole respectant l'enseignement de l'Église catholique⁴⁷. À la fin du XIX^e siècle, il est clair que les oblats, oeuvrant dans le diocèse de Saint-Boniface, encouragent la venue au Manitoba des Canadiens français et des Européens d'expression française dans l'espoir d'y établir un solide bastion catholique. Le succès mitigé obtenu dans les efforts missionnaires à convaincre les Métis et les Amérindiens à mener une vie complètement sédentaire est attribué à des facteurs culturels.

L'oeuvre des Missions sauvages est très belle, mais après tout, l'avenir n'est point à ces races affaiblies, il appartient aux races européennes, qui s'établissent partout dans nos plaines fertiles. Il n'est pas moins glorieux et méritoire de fonder des royaumes nouveaux et d'établir, sur des bases solides, le royaume de Jésus-Christ dans le nouveau monde⁴⁸.

Près de 150 Bretons (hommes, femmes et enfants) viennent donc s'établir à Saint-Laurent. Les chroniqueurs de

l'époque notent que les arrivants disposent d'un certain capital et qu'aucun d'eux ne s'intéresse aux concessions déjà établies (*homesteads*) mais qu'ils préfèrent acheter de nouveaux terrains: «aucun ne puit de homestead, tous préfèrent acheter des terrains à leur goût, et être de suite entièrement maîtres chez eux»⁴⁹. La plupart sont fermiers à l'origine et, sur place, ils se vouent à l'horticulture, à l'élevage laitier et, parfois avec succès, à la pêche sous la glace. D'autres font du commerce ou acceptent un emploi. Un autre se spécialise dans le travail de déboisement: «[il] trouve que cela paie largement, d'autant plus que ce travail extra n'empêche pas sa femme et ses enfants de faire marcher sa ferme»⁵⁰. Plusieurs jeunes garçons sont engagés dans les fermes des environs pendant les mois d'été. À l'automne, ils reviennent à Saint-Laurent et investissent leur salaire dans la ferme familiale, une tradition qui ne semble pas avoir existé parmi les Métis. Dès 1911, chaque père de famille breton est propriétaire d'une ferme bien équipée, «bien montée et d'une importance proportionnelle aux fonds dont [il] dispos[ait] à [son] arrivée»⁵¹.

Pendant que Saint-Laurent absorbe ces immigrants, plusieurs anciens résidents métis d'Oak Point quittent cette petite colonie⁵² et sont remplacés par des pêcheurs islandais (Richtik, 1964). L'arrivée et le succès évident des Européens durcissent l'attitude des autorités civiles et des membres du clergé envers les Métis chasseurs et cueilleurs⁵³. Dans les écrits publiés et dans la correspondance privée, on associe ces personnes aux Amérindiens. Les autorités refusent d'accepter l'idée que quelqu'un ayant des ancêtres catholiques et francophones mène ce genre d'existence et parle à contrecoeur une autre langue que le cri ou le sauteux. Dans une lettre adressée à M^{gr} Langevin en 1896, le père Camper omet même de mentionner les «Métis»:

Le catéchisme de la première communion a commencé cette semaine. C'est une besogne d'un mois ou d'un mois et demi. Le père Gascon et le père Dorais l'ont entrepris. Le premier se charge des Français, le second des Anglais et des Sauteux⁵⁴.

Plus tard, en 1907, le père Gladu décrit les habitants de Saint-Laurent d'une façon étonnante: «La paroisse de Saint-Laurent est composée de quatre populations de langues diverses: des Bretons, des Canadiens français, des Irlandais, et des sauvages Sauteux»⁵⁵. L'attitude distante et la désapprobation du clergé envers les vieilles familles métisses qui ne se

plient pas au comportement européen sont partagées par les récents immigrants canadiens-français et bretons:

Il est logique que cet état de décomposition se traduise par l'isolement d'une grande partie de la société métisse dans les provinces de l'Ouest. *On ne saurait attendre d'éléments réduits à ce degré de déchéance qu'ils obtiennent, du moins en nombre appréciable, un droit d'accès à la société blanche.* Ou bien, lorsque des unions s'accomplissent, elles risquent fort de se faire entre éléments de même niveau, et de demeurer sans profit pour les métis [*sic*]. L'isolement se manifeste déjà dans les groupes que nous avons observés autour du lac Winnipeg ou du lac Manitoba, dont la décadence est pourtant moins prononcée. *À Saint-Laurent, Français et Canadien s'unissent dans un égal mépris du groupe de couleur. Leur hostilité s'y exprime en paroles malveillantes, presque haineuses, surtout de la part des familles françaises récemment introduites par les Pères Oblats: la conduite de celles-ci, faite de travail et d'abnégation, ne saurait s'harmoniser avec les habitudes de vie des Métis [...]* Et il existe, nous l'avons vu, parmi les métis [*sic*], des familles assez évoluées pour ne pas encourir, sans injustice, l'hostilité systématique des Blancs. Mais les alliances qui s'opèrent entre les uns et les autres sont mal vues de ces derniers. Non seulement, elles ne dissipent point leurs préventions, mais elles paraissent les aggraver. C'est précisément des Canadiens dont les familles comptent une ou plusieurs unions de cette nature qu'émanent les critiques les plus sévères, *comme s'ils éprouvaient une vive humiliation d'avoir dû admettre parmi eux des représentants de ce groupe inférieur [...]* (C'est nous qui soulignons) (Giraud, 1945, p. 1271-1272)

Bien qu'en 1910, la plus grande partie des fermiers de Saint-Laurent soit composée surtout d'immigrants français au pays depuis peu, l'on retrouve parmi eux des personnes d'origine métisse qui se sont très bien adaptées à l'économie agraire⁵⁶. Ces Métis sont, par la suite, désignés comme «Canadiens français» et non «Métis», et leurs enfants sont inscrits comme étant de race blanche dans le registre paroissial. Contrairement aux familles dépendant de la chasse et de la pêche, qui comptent davantage sur le commerce international, les «Canadiens français», entre 1881 et 1914, trouvent toujours un débouché pour leurs produits (Leacy, 1983). Pendant les périodes de crise, au milieu des années 1890 et juste avant la Première Guerre mondiale, les fermiers voient baisser leurs revenus, mais cette baisse les affecte moins que les autres producteurs de denrées primaires⁵⁷.

De 1900 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, tous les résidents de Saint-Laurent font, jusqu'à un certain degré, de la pêche commerciale. La construction du chemin de fer en 1904 leur permet même d'atteindre le marché de Chicago⁵⁸. Le lien avec le capitalisme international n'est pas nécessairement une bénédiction car, si la demande et la vente du poisson augmentent, l'on risque d'en épuiser les réserves. Déjà, en 1884, le père Camper s'inquiète des pauvres prises des pêcheurs. Il craint qu'étant démunies et n'obtenant pas de crédits dans les magasins, certaines familles ne souffrent de la faim: «La pêche avec la chasse aux lièvres sont à peu près leurs seuls moyens de vivre dans l'hiver ces dernières années»⁵⁹. Et, en 1890, selon un rapport du *Department of Indian Affairs*,

[t]he lower portion of Lake Winnipeg and portions of Lake Manitoba have ceased to be good fishing grounds, after having been operated upon by large fishing establishments for a comparatively short period of time (cité dans Rothney et Watson, 1975, p. 21).

Ce dernier commentaire nous montre la concurrence sérieuse qui existe entre les pêcheurs indépendants et les grandes compagnies. Les pêcheurs de Saint-Laurent endurent mal la perte de leurs biens et, souvent, la perte de vies humaines lors des tempêtes et de la mauvaise condition des glaces. D'après les dires d'un membre apparenté du clan Chartrand, au cours d'une nuit de tempête, il perdit tout son grément de pêche de 102 filets; il s'était aventuré trop tôt dans la saison pour placer ses filets quand la glace s'est fracturée sous l'effet d'une tempête. Le pauvre avait accumulé le capital nécessaire à l'achat de son équipement en faisant les foins pour un fermier breton au salaire de 15 \$ par mois. Ne possédant pas de terre, il se retrouva donc sans ressources⁶⁰.

D'ailleurs, les problèmes que les familles des petits pêcheurs de Saint-Laurent connaissent, à partir de 1900, sont identiques à ceux des fermiers du monde entier. Des centaines vendent leur production à quelques compagnies et coopératives qui réinvestissent la plus grande partie des profits en dehors de la région des lacs Manitoba et Winnipegosis. D'autres essaient de s'organiser mais sans succès. Dans son rapport, *The Commercial Fishing Resources of Manitoba*, H. C. Grant écrit:

[...] Most of the organizations which came into existence were based on impulsive resentment against the fish

companies. Perhaps the price of fish was too low and the fishermen were discontented [...] But usually each fisherman who joins in such a protest movement is largely concerned with obtaining a higher price for himself at that particular time. No permanent and mutual group spirit emerges from organizations based on motives of diversity, individualism and self-interest [...] (Grant, 1938, p. 54)

Une plus forte concurrence quand les cours du marché sont favorables et la chute des prix quand la conjoncture économique est instable rendent la vie difficile aux pêcheurs de Saint-Laurent, qui sont obligés de payer en argent comptant tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Un ralentissement dans la demande cause une fluctuation des prix en 1914-1915. Au début de février, les prix sont de 50 % plus bas que ceux de l'hiver précédent; à la fin du même mois, il n'y a plus de vente du tout (Rothney et Watson, 1975). C'est donc un désastre pour tous ceux qui se sont endettés pour faire la pêche sous la glace. L'oscillation des prix continue après la Première Guerre mondiale. En 1920-1921, le chiffre d'affaires est particulièrement avantageux, et la plupart des pêcheurs vendent avec profits. Que les Métis de la paroisse soient réticents à payer la dîme à l'Église dans de telles circonstances est inexplicable pour les autorités ecclésiastiques! Malheureusement, cette prospérité ne dure pas et, en 1930, selon une étude gouvernementale, les conditions sont moins bonnes:

Market conditions have changed considerably in the last few years and what was once an extensive and favorable market cannot now absorb present production at any price and indeed can only take care of a fraction of the whole production at a price which will net the fishermen even a small profit [...] (cité dans Rothney et Watson, 1975, p. 58)

De toute façon, les pêcheurs n'ont jamais constitué une catégorie socio-économique ou ethnique. Fermiers, chasseurs-cueilleurs, trappeurs, Métis, Canadiens français, Bretons, tous participent aux pêcheries hivernales. Ce qui distingue les participants les uns des autres est l'importance de l'apport des pêcheries au budget familial, l'importance des effectifs utilisés ainsi que les autres activités économiques auxquelles s'adonnent les familles. Les familles considérées blanches, c'est-à-dire les mieux nanties, pratiquent à la fois la pêche sous la glace et l'élevage laitier. Ces familles de fermiers-pêcheurs peuvent

installer jusqu'à 200 filets sous la glace du lac, et leur équipement est complété par au moins un attelage de chevaux (remplacé par des tracteurs à chenilles ou «bombardiers» par la suite) et quelques ouvriers. Quand la saison est bonne, elles récoltent un profit qui peut être réinvesti ailleurs. Les revenus découlant de ces deux activités devaient être considérables puisque l'Église s'attendait, en 1905, à ce qu'elles contribuent le plus à la dîme paroissiale, soit 10 \$ par an. Sur deux cents familles, seulement trente-cinq sont en mesure de faire une pareille contribution⁶¹. Si les prises ou les marchés ne sont pas favorables, ces familles peuvent toujours compter sur la vente des produits laitiers ou du foin pour rembourser leurs dettes (du moins en partie) et verser un salaire aux ouvriers. Le lait et les légumes de leurs potagers leur assurent une certaine indépendance alimentaire. Bien qu'il existe une différence entre l'importance des troupeaux, le nombre de filets de pêche, la superficie des terres, le montant du capital, de même que l'aide (financière ou autre) reçue des autorités religieuses⁶², tout contribue à supporter une mauvaise saison de pêche sans en être réduit à la mendicité.

À l'autre extrémité de la balance socio-économique, nous trouvons les résidants de Fort-Rouge, une localité pauvre à la périphérie de Saint-Laurent et littéralement de l'autre côté des voies ferrées, qui regroupe une centaine de ménages. Plusieurs chefs de famille, dénombrés en tant que chasseurs en 1881 et en 1891, résident là au début du XX^e siècle. Il n'est d'ailleurs pas rare de trouver ce genre de petite communauté près des vieux villages du Manitoba. On leur donne même souvent un nouveau nom, pour mieux les différencier (Lagassé, 1959). Lors de nos entrevues, les personnes interrogées ont décrit Fort-Rouge comme étant plus traditionnel et ont estimé que ses habitants ressemblaient par leurs coutumes et leur apparence aux Amérindiens. La plupart, dans la première moitié du XX^e siècle, parle encore le cri ou le saulteur entre eux, les femmes portent le châle noir traditionnel et fument la pipe⁶³. Bien que les origines de Fort-Rouge soient nébuleuses, il semble que l'endroit soit peuplé en partie par les descendants de familles d'hommes libres ou par des familles de chasseurs-cueilleurs arrivés là vers 1881-1891. À partir de 1880, il est difficile de trouver un *homestead* libre et, contrairement aux Métis arrivés des anciennes paroisses du Sud, ces Métis ne possèdent pas l'argent nécessaire pour devenir propriétaires. Certains, capables de se permettre

l'achat d'un peu de bétail, le laissent paître dans des prés communaux. Selon un vieil habitant, avoir quelques animaux facilite l'existence de plusieurs⁶⁴. Au début du XX^e siècle, certains propriétaires clôturent leur terrain, et les terres à foin attenantes aux propriétés riveraines deviennent des «concessions» ou sont achetées pour usage personnel. Avant l'installation des clôtures, la fenaison était réservée au premier venu. Lors d'une entrevue, une personne nous a expliqué que, pour sa part, elle avait construit un «ranch» où seule l'habitation principale était clôturée, et le bétail errait en toute liberté. Ses ennuis ont commencé avec la délimitation des propriétés quand elle a réalisé que, même en vendant son troupeau (soixante-quatorze bêtes), son capital ne lui permettait pas d'acquérir assez de terrain pour mettre sur pied une exploitation agricole rentable⁶⁵.

Évidemment, les résidants aisés de Saint-Laurent ont peu de considération et peu de contacts sociaux avec Fort-Rouge et, surtout, nient y avoir de la parenté⁶⁶. Aux yeux du clergé, le Métis de Fort-Rouge a de sérieux problèmes quand il s'agit d'obligations religieuses et morales⁶⁷. Les oblats déplorent une mentalité de «sauvage», sa répugnance à suivre les directives données du haut de la chaire et son avarice au moment de payer la dîme⁶⁸. Au tournant du siècle, le prêtre local se plaint toujours de la même chose:

Il y en a toujours qui se plaignent. Ils peuvent tout dépenser pour satisfaire leur vanité, leur orgueil, leur passion, leurs désirs déréglés, pour les plaisirs, pour la boisson [...] et ils n'ont que des murmures et des plaintes à faire entendre quand on leur demande quelque chose pour le Bon Dieu!⁶⁹

Ce qui distingue réellement un habitant de Fort-Rouge des autres villageois (à part d'être étiqueté «Métis») est son extrême pauvreté et la pénurie périodique de nourriture⁷⁰. Souvent, il ne possède pas de terrain, n'a pas les moyens de mettre sur pied une ferme, ne peut pas se faire un grand potager à cause d'un travail saisonnier nécessaire pour survivre. Il est, plus souvent que ses voisins déjà établis et sédentaires, victime des caprices de l'économie internationale, axée sur les pêcheries et les fourrures (Lagassé, 1959). D'après nos entrevues, les occupations offertes aux colons de Fort-Rouge les condamnent à une vie de misère. En hiver, ils font un peu de pêche sur les bords du lac à l'aide de traîneaux à chiens; il leur est rarement

possible d'employer plus de vingt à vingt-cinq filets. Ce qui reste, après avoir nourri la famille (et les chiens), est vendu à une poissonnerie. Puisque le prix payé est généralement fort bas, de grandes prises sont donc nécessaires pour faire un profit. Il arrive qu'un pêcheur, lors d'une bonne année, réussisse à se faire un peu d'argent⁷¹. Cependant, la succession de plusieurs mauvaises saisons peut être désastreuse. Comme le fait remarquer Lagassé (1959), cette nécessité d'avoir différentes sources de revenu l'empêche de mettre en valeur un jardin familial qui pourrait réduire leur dépendance alimentaire. Tout ceci nous montre donc que les colons de Fort-Rouge, en tant que groupe avec une économie distincte, mènent une existence misérable.

À part la pêche à petite échelle, ces Métis pratiquent le piégeage, la cueillette des baies, l'extraction de la racine de sénéçon, la pêche à la grenouille; ils travaillent aussi comme ouvriers saisonniers⁷². Il semble qu'avoir peu de biens terrestres ait été un avantage durant les années de disette. Une personne interrogée explique que, lors d'une période particulièrement difficile, quatre hommes (non nommés) quittèrent discrètement Saint-Laurent pour aller à la pêche au Grand Lac des Esclaves (TNO) et y restèrent pendant quelques saisons⁷³. Certaines familles, chasseurs et cueilleurs, de Fort-Rouge sont même prêtes à se déplacer pendant plusieurs années quand elles peuvent améliorer leurs revenus. Une autre personne, née en 1909, se rappelle que sa famille avait quitté Saint-Laurent pour la forêt au nord de Wabowden et Le Pas, afin de permettre au père de chasser, piéger et faire du transport. En été, ils partaient pour Nelson House pêcher l'esturgeon. La chasse aux rats musqués était une activité profitable quand il y en avait beaucoup et que les prix étaient bons: [u]ne seule maison de commerce d'ici [Saint-Laurent] a expédié 20,000 peaux de rats musqués!⁷⁴. La famille finit par revenir à Saint-Laurent quand les enfants furent d'âge scolaire.

D'autres villageois, pas nécessairement de Fort-Rouge, s'adonnent parfois aussi à ce genre d'activités mais, pour eux, ce n'est qu'un revenu supplémentaire quand leur temps libre le permet⁷⁵. Pour les Métis de Fort-Rouge, par contre, les gains que rapportent ces occupations sont de toute première nécessité. Un déclin dans les réserves de ces produits peut imposer de sévères privations. La précarité de leurs moyens d'existence dépend des

montants offerts au moment de l'achat (fourrures, baies, racines de séneçon). Souvent, dans le cas où la pêche a été mauvaise à cause de circonstances défavorables, le prix des autres denrées est affecté. En 1914-1915, l'inspecteur Jackson écrit:

The price of fur has been very low this season – muskrats about 10 cents each and to show what a drug [*sic*] in the market furs are one reliable Indian informed me that he took some muskrat skins into the Hudson's Bay Company's store, and they refused to buy at any price (cité dans Rothney et Watson, 1975, p. 57).

L'hiver de 1914-1915 est un bon exemple d'une année où les revenus provenant de la cueillette des baies et des racines du séneçon ne peuvent pallier aux pertes causées par la baisse des prix de vente du poisson et des fourrures. C'est aussi à cette époque que les pêcheurs-fermiers mieux équipés engagent moins d'ouvriers afin de réduire leurs dépenses. Les Métis de Fort-Rouge, qui ne sont ni des producteurs de produits primaires ni des ouvriers à plein temps, souffrent plus que tout autre lors d'un fléchissement dans ces deux domaines d'activités. Même lors de bonnes années, ils ne sont jamais en position pour améliorer leur condition matérielle à un point suffisant pour permettre une modification de leur statut ethnique, c'est-à-dire pour devenir «Canadien français».

Conclusion

Bien que les familles vivant d'activités traditionnelles persistent jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, ces descendants de plusieurs familles d'hommes libres, ou encore de quelques familles métisses commerçantes ou originaires du Sud n'ayant pas réussi une adaptation socio-économique, doivent faire face à une marginalisation croissante au fur et à mesure que la chasse, le piégeage, la cueillette, le troc et la pêche à petite échelle deviennent de moins en moins rentables.

Dans la correspondance oblate et dans la vision populaire des résidants de Saint-Laurent, la pauvreté relative des habitants de Fort-Rouge est expliquée de façon culturelle. Les familles pauvres sont par définition métisses et vice-versa. De façon fort commode, ces explications négligent de mentionner que plusieurs familles aisées, considérées comme canadiennes-françaises au XX^e siècle, sont identifiées comme métisses avant 1870. Par définition, une famille ayant réussi ne pouvait être métisse! Ces explications «des gens du pays» passent sous

silence toutes les raisons concrètes, surtout financières, qui expliquent le plus haut taux de réussite des familles d'origine québécoise ou bretonne.

Avant 1881, la grande majorité des habitants de la paroisse de Saint-Laurent se voit et est perçue comme étant d'origine métisse. Une mauvaise connotation n'est jamais ou pas souvent liée à cette identité ethnique. Cependant, des différences socio-économiques évidentes divisent la communauté. Commerçants, fermiers-pêcheurs, chasseurs-cueilleurs diffèrent au niveau de l'aisance matérielle, du mode de vie et de la vision du monde. À toute fin pratique, ce sont des différences *de classe* qui régissent les rapports entre les habitants des rives du lac Manitoba. Ces différences de classes se perpétuent, entre 1881 et 1914, puisqu'il existe, dans la communauté, des commerçants, des fermiers-pêcheurs et d'autres personnes combinant le salariat saisonnier avec la poursuite d'activités traditionnelles. Ce qui change avec l'arrivée de familles québécoises et bretonnes est l'explication donnée au statut socio-économique des familles. La montée de l'idéologie du darwinisme social est reflétée dans les attitudes des villageois et dans les écrits de l'élite oblate. Le concept de race et d'identité ethnique supposément produite par le «mélange» de races devient un facteur explicatif prépondérant. Une dialectique se développe entre le statut social et l'identité ethnique qui persistera jusqu'après la Seconde Guerre mondiale.

NOTES

1. Il faut se souvenir que plusieurs familles qui considèrent le Sud du lac comme étant leur lieu principal de résidence peuvent facilement être absentes au moment d'un recensement. Une proportion importante de familles se déplace vers le Nord pour les activités de chasse, pêche et troc ou simplement pour visiter la parenté à différentes époques de l'année.
2. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface (AASB), T23847-T234849, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 17 mai 1880.
3. Oblats de Marie-Immaculée (OMI), Archives Deschâtelets (AD), L381 M27C 1, 1858-1895, *Historical Notes, Parish of Saint-Laurent*, p. 71.
4. *Le Manitoba*, vol. 12, n° 20, 26 février 1885, p. 12.
5. Selon le *Codex Historicus*, une route carrossable est construite d'Oak Point jusqu'à Winnipeg, en 1881; cela représente une nette amélioration par rapport à la piste de charrettes de la Rivière-

- Rouge qui existait auparavant (OMI, AD, L381 M27C 1, *Historical Notes, Parish of Saint-Laurent*, p. 48).
6. AASB, T46275, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 10 janvier 1892.
 7. Un taux d'analphabétisme presque universel aurait été aussi un obstacle sérieux.
 8. *Le Manitoba*, vol. 18, n° 23, 28 mars 1889, p. 3.
 9. AASB, T35087-T35088, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 9 janvier 1887.
 10. *Les missions oblates de Marie-Immaculée* (1881), p. 349.
 11. *Le Manitoba*, vol. 12, n° 20, 26 février 1885, p. 3.
 12. *Le Manitoba*, vol. 12, n° 13, 17 janvier 1884, p. 3.
 13. *Le Manitoba*, vol. 13, n° 21, 13 mars 1884, p. 4.
 14. Expliquant l'absence de plusieurs familles lors du recensement!
 15. AASB, T52856-T52863, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 18 avril 1881.
 16. AASB, T52856-T52863, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 18 avril 1881.
 17. AASB, T27159-T27161, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 30 octobre 1882.
 18. *Le Manitoba*, vol. 15, n° 51, 6 octobre 1887, p. 3.
 19. AASB, T25659-T25662, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 28 juin 1881.
 20. OMI, AD, L381 M27C 2, 1896-1899, *Historical Notes, Parish of Saint-Laurent*.
 21. AASB, T52856-T52863, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 18 avril 1881; AASB, T26637-T26639, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 9 mai 1882.
 22. AASB, T23618-T23625, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 8 avril 1880.
 23. Durant les années 1880-1890, plusieurs familles quittent Oak Point. Rien n'indique que ces familles avaient reçu leurs lettres patentes pour le terrain qu'elles occupaient. En 1882, Camper écrit: «Deux familles, John Loyer et Antoine Desjarlais, viennent s'établir à la mission [...] il ne reste plus grand monde à la Pointe des Chênes» (AASB, T26708-T26711, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 2 juin 1882).

24. AASB, T29065-T29074, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 4 avril 1884.
25. AASB, T30386-T30389, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 10 décembre 1884.
26. AASB, T28514-T28519, lettre de Camper à McColl, Saint-Laurent, 29 décembre 1883.
27. Probablement une référence à la vieille désignation «hommes libres» utilisée pour décrire la population métisse qui ne s'était pas établie à la Rivière-Rouge avant 1870 et qui vivait encore largement de chasse et de cueillette.
28. AASB, T28592-T28595, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 2 janvier 1884.
29. AASB, L46101-L46102, lettre de Camper à Langevin, Saint-Laurent, 8 février 1901.
30. «M. Hanover, de Winnipeg, est venu faire sa deuxième moisson de pelleteries. Quoique le produit de l'année, sous ce rapport, soit inférieur à celui des années passées, les marchands se déclarent assez satisfaits» (*Le Manitoba*, vol. 20, n° 19, 18 février 1891, p. 3).
31. Canada, Parlement, «Report of the Department of Indian Affairs», *Sessional Papers*, 1893, Paper No. 14, p. 56.
32. Un exemple d'un «freighteur» serait Jean Delaronde (John Laronde). Son nom disparaît de la correspondance ecclésiastique après 1885.
33. Évidemment, nous ne connaissons que les familles qui étaient physiquement là et qui ont pu être comptées. D'après la correspondance oblate, il est évident que des familles de chasseurs-cueilleurs, certaines venant du Nord, résidaient périodiquement à Saint-Laurent. La communauté de Fort-Rouge était peuplée par ces gens. La plupart de ces familles seraient toujours dans leurs campements d'hiver ou parties chasser le rat musqué aux mois de mai et juin 1891.
34. Le tronçon entre Winnipeg et Oak Point sera complété en 1904 (Mercier, 1974, p. 15).
35. MLC, 1987, cassette 7, côté 1.
36. Archives provinciales du Manitoba (APM), *Manitoba Oral History Project* (MOHP), 1984, C346.
37. Ceci complique tout essai d'évaluation de l'importance du troc en tant qu'activité économique à Saint-Laurent. Les recenseurs de Saint-Laurent ont commencé leur travail le 6 avril 1891. À cette date, le lac était encore gelé. Les commerçants et les pêcheurs travaillant dans le Nord, ainsi que les hivernants, occupent

toujours leurs quartiers d'hiver. Au moment où les recenseurs se retrouvent à Duck Bay, vers juillet, les hivernants sont déjà repartis vers Saint-Laurent.

38. La corrélation entre la date d'arrivée et la position socio-économique n'est que partielle. Certains individus des familles «pré-1870», telles que les Chartrand ou les Chaboyer, connaissent un certain succès économique. De plus, des familles plutôt démunies vont continuer à s'établir à Fort-Rouge jusqu'au milieu du XX^e siècle. Cependant, examinées comme groupe, les familles arrivant après 1880, qui peuvent être retracées dans les recensements, sont de loin celles qui connaissent le plus de succès matériel.
39. Il faut bien remarquer que certaines familles «agricoles» ne sont peut-être à Saint-Laurent que pour une saison. Le père Camper, dans une lettre écrite en 1891, remarque: «En 1890, le nombre de communions pascales pour Saint-Laurent a été beaucoup plus considérable que de coutume à cause des hivernants venus de différentes paroisses» (AASB, T44726-T44728, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 5 mai 1891). Une des raisons qui auraient incité les Métis du Sud à se diriger vers Saint-Laurent est le prix du poisson: «[L]a petite Rivière nous fait l'effet d'un marché tant sont nombreux les camps de pêcheurs qui accourent de tous les côtés» (*Le Manitoba*, vol. 13, n^o 21, 13 mars 1884, p. 3). James Richtik estime que, même en 1882, la plupart des terrains situés au-delà des lots de rivière sont entre les mains des spéculateurs. Il base ses observations sur les données contenues dans le *Tax Assessment Roll* de Saint-Laurent pour l'année 1883 (Richtik, 1964, p. 50).
40. Canada, Bureau of Statistics, *Census of Canada*, vol. 1.
41. Il est possible que l'accroissement soit dû au fait que le recensement aurait été fait à un moment où les hivernants étaient dans la paroisse. Ou encore, comme pour les autres recensements, les chiffres sont artificiellement bas en raison de l'absence de la population hivernante. Au moment de la rédaction de ce travail, le recensement de 1901 n'était pas encore accessible aux chercheurs.
42. *Le Manitoba*, vol. 24, n^o 17, 13 mars 1895, p. 3.
43. *Le Manitoba*, vol. 24, n^o 23, 24 avril 1895, p. 3.
44. Il faut se souvenir qu'avant 1860, il existe à *Fond Du Lac* deux groupes socio-économiques distincts: les quatre clans actifs dans le domaine du commerce et les familles de chasseurs-cueilleurs.
45. APM, MOHP, 1984, C341, C352, C349, C357.
46. APM, MOHP, 1984, C353.
47. OMI, AD, L111 M27C, *Rapport du vicaire des missions de Saint-Boniface*, 1893, p. 9; *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1898, p. 281; *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1907, p. 307-329.

48. *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1927, p. 341.
49. *Les cloches de Saint-Boniface*, vol. 10, n° 5, 1^{er} mars 1911, p. 66.
50. *Les cloches de Saint-Boniface*, vol. 10, n° 5, 1^{er} mars 1911, p. 66.
51. *Les cloches de Saint-Boniface*, vol. 10, n° 5, 1^{er} mars 1911, p. 65.
52. Il n'existe aucune information archivistique claire qui indiquerait que ces personnes ont reçu les lettres patentes pour leur propriété.
53. Les autorités religieuses et laïques se confondent à Saint-Laurent. Il faut être bon catholique pour siéger au conseil municipal ou au conseil scolaire.
54. AASB, L5140-L5143, lettre de Camper à Langevin, Saint-Laurent, 21 mai 1896.
55. *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1907, p. 326.
56. Lors d'une entrevue en 1984, une personne interrogée à propos des «gros» fermiers établis à Saint-Laurent dans sa jeunesse (années 1920) mentionne plusieurs noms typiquement bretons mais nomme aussi les Chartrand, les Lavallée, les Carrière et les Gaudry. Ces derniers, Métis, sont originaires de Lorette (Manitoba); ils semblent avoir déménagé à Saint-Laurent après 1891. André Gaudry (père) avait une ferme à cinq milles au sud de l'église et, d'après sa bru, était propriétaire de «plusieurs» chevaux et bêtes à cornes.
57. Après 1911, la plupart des fromageries en milieu rural vont fermer avec l'avènement du système ferroviaire. Les fermiers de Saint-Laurent pourront envoyer quotidiennement leur lait par train à Winnipeg.
58. Ce lien avec Chicago débute même dès les années 1880 (*Le Manitoba*, vol. 13, n° 21, 13 mars 1884, p. 3).
59. AASB, T30260-T30263, lettre de Camper à Taché, Saint-Laurent, 12 novembre 1884.
60. APM, MOHP, 1984, C349.
61. OMI, AD, L381 M27R 9, p. 2-4.
62. APM, MOHP, 1984, C351-2, C356, C360. Pour un point de vue opposé, écoutez les cassettes C342-344.
63. APM, MOHP, 1984, C342-3, C351-2, C357, C363, C364.
64. Métis Language Committee (MLC), 1987, cassettes 24 et 25.
65. MLC, 1987, cassette 35, côté 1.
66. PAM, MOHP, C342-3, C351-2, C357, C363, C 364.

67. *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1920, p. 273.
68. OMI, AD, L381 M27R9.
69. OMI, AD, L381 M27R9.
70. APM, MOHP, 1984, C351-2. Pour une description nettement biaisée mais fascinante, consultez *Missions oblates de Marie-Immaculée*, 1901, p. 85-98.
71. Pour une discussion intéressante du prix du poisson sur le lac Winnipeg, consultez l'entrevue APM, MOHP, 1985, C383.
72. APM, MOHP, 1984-1985, C357, C363, C385.
73. Le Grand Lac des Esclaves est toujours le site d'une des pêches commerciales les plus importantes dans le district du Mackenzie. C'est aussi une des pêcheries qui connaissent historiquement une forte participation métisse.
74. *Le Manitoba*, vol. 22, n° 32, 1893, p. 3.
75. APM, MOHP, 1984-1985 (cette personne décrit l'occupation de son père).

BIBLIOGRAPHIE

- FRÉMONT, Donatien (1980) *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 162 p.
- GIRAUD, Marcel (1945) *Le Métis canadien, son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 1296 p.
- GRANT, H. C. (1938) *The Commercial Fishing Resources of Manitoba, Winnipeg*, The Manitoba Economic Survey, 67 p.
- LAGASSÉ, Jean H. (1959) *A Study of the Population of Indian Ancestry Living in Manitoba*, Winnipeg, Department of Agriculture and Immigration, 3 vol.
- LEACY, F. H. (1983) *Historical Statistics of Canada*, Ottawa, Statistique Canada.
- MERCIER, Pauline (1974) *Historical Notes of the Parish of St-Laurent / Renseignements sur Saint-Laurent Manitoba, Elie*, White Horse Plain School Division No. 20, 58 p. (47 p.)
- PROCTOR, Madeline L. (1960) *Woodlands Echoes: History of the Townships of the Rural Municipality of Woodlands No. 8*, Steinbach, Derksen Printer, 255 p.
- RICHTIK, James M. (1964) *A Historical Geography of the Interlake Area of Manitoba from 1871 to 1921*, thèse (M.A.), Faculty of Graduate Studies, University of Manitoba, 347 p.

ROTHNEY, Russell et WATSON, Steve (1975) *A Brief Economic History of Northern Manitoba*, Winnipeg, Manitoba Department of Northern Affairs, 121 p.

ST-ONGE, Nicole (1990a) *Race, Class and Marginality: A Métis Settlement in the Manitoba Interlake, 1850-1914*, thèse (Ph. D.), Faculty of Graduate Studies, University of Manitoba, 205 p.

_____ (1990b) «Race, Class and Marginality in an Interlake Settlement: 1850-1950», dans SILVER, Jim et HULL, Jeremy (dir.) *The Political Economy of Manitoba*, Regina, Canadian Plains Research Center (University of Regina), p. 73-87.

_____ (1992) «Variations in Red River: The Traders and Freemen Métis of Saint-Laurent, Manitoba», *Études ethniques au Canada /Canadian Ethnic Studies*, vol. 24, n° 2, p. 1-21.

(Acceptation définitive en avril 1994)